

# LES INDIENS EN QUELQUES DATES



Village de Dumbéa, coll. ANOM

## 1864-1875 – LA VENUE DES MALABARS POUR L'INDUSTRIE DU SUCRE

Venus avec les colons bourbonnais, les Indiens, dont la plupart sont originaires de Malabar, région du sud-ouest de l'Inde, sont employés dans les plantations sucrières entre Bourail et la baie de Saint-Vincent. 77 Malabars seraient arrivés entre 1864 et 1868, 136 en 1869, 163 en 1870 et 64 en 1875. Mais, suite à l'échec de l'industrie sucrière en Nouvelle-Calédonie, l'Administration les encourage à rejoindre l'Australie (Queensland) et surtout Fidji, qui ont un grand besoin de main-d'œuvre agricole.



Concession à La Foa, coll. ANOM

## 1882 – LES MALABARS FONT SOUCHE

Il ne reste plus, au 1<sup>er</sup> janvier 1882, que 176 Indiens, essentiellement installés à La Foa. La plupart quittent ensuite le village et se dispersent dans la colonie. Aussi retrouve-t-on 142 Indiens, dont seuls 20 ont conservé l'appellation de Malabar, sur les registres d'état civil des circonscriptions du sud de l'île (Nouméa, Dumbéa, Mont-Dore, Païta) jusqu'en 1899.



Carte postale du défilé pour les fêtes du cinquantenaire, Nouméa, 1903, coll. MDVN

## 1901 – LE RECRUTEMENT DE TRAVAILLEURS HINDOUS

Un arrêté du 24 août 1901 autorise le prélèvement d'une somme de 15 000 F sur la caisse de réserve, afin de recruter des travailleurs de l'Inde française. Puis une réglementation est effective dès septembre, pour gérer cette immigration indienne. Ainsi quelque 500 engagés arrivent en 1901 et 1902, en trois convois, en provenance des comptoirs français de l'Inde comme Pondichéry. Ils sont principalement employés dans les mines de nickel.



La famille Ducoin vers 1930

## 1909 – UNE NÉCESSAIRE INTÉGRATION

Les immigrants indiens comme indochinois ou javanais peuvent obtenir la résidence libre, dès lors qu'ils ont huit ans de présence et qu'ils renoncent au rapatriement. D'autres ont un statut de citoyen. Ceux qui restent épousent une fille du pays, s'intègrent et se soumettent aux impératifs de la société coloniale calédonienne. Jerry Delathière note ainsi : « Confrontés à des restrictions sévères, à des interdictions en tous genres, à un racisme latent, les pionniers indiens n'eurent qu'un souci : l'intégration de leurs enfants dans la société calédonienne. Seul un mariage, de préférence dans une autre ethnie, pouvait lever ces interdits, au moins pour leurs descendants. Le métissage est ainsi apparu comme une parade efficace à la marginalisation dont souffrait la communauté. » (2000) Aussi la seconde génération a-t-elle déjà souvent perdu sa culture indienne.

**Le mouvement de l'Etat-Civil à Nouméa en 1943**  
 Les naissances sont en augmentation de 175 sur les décès

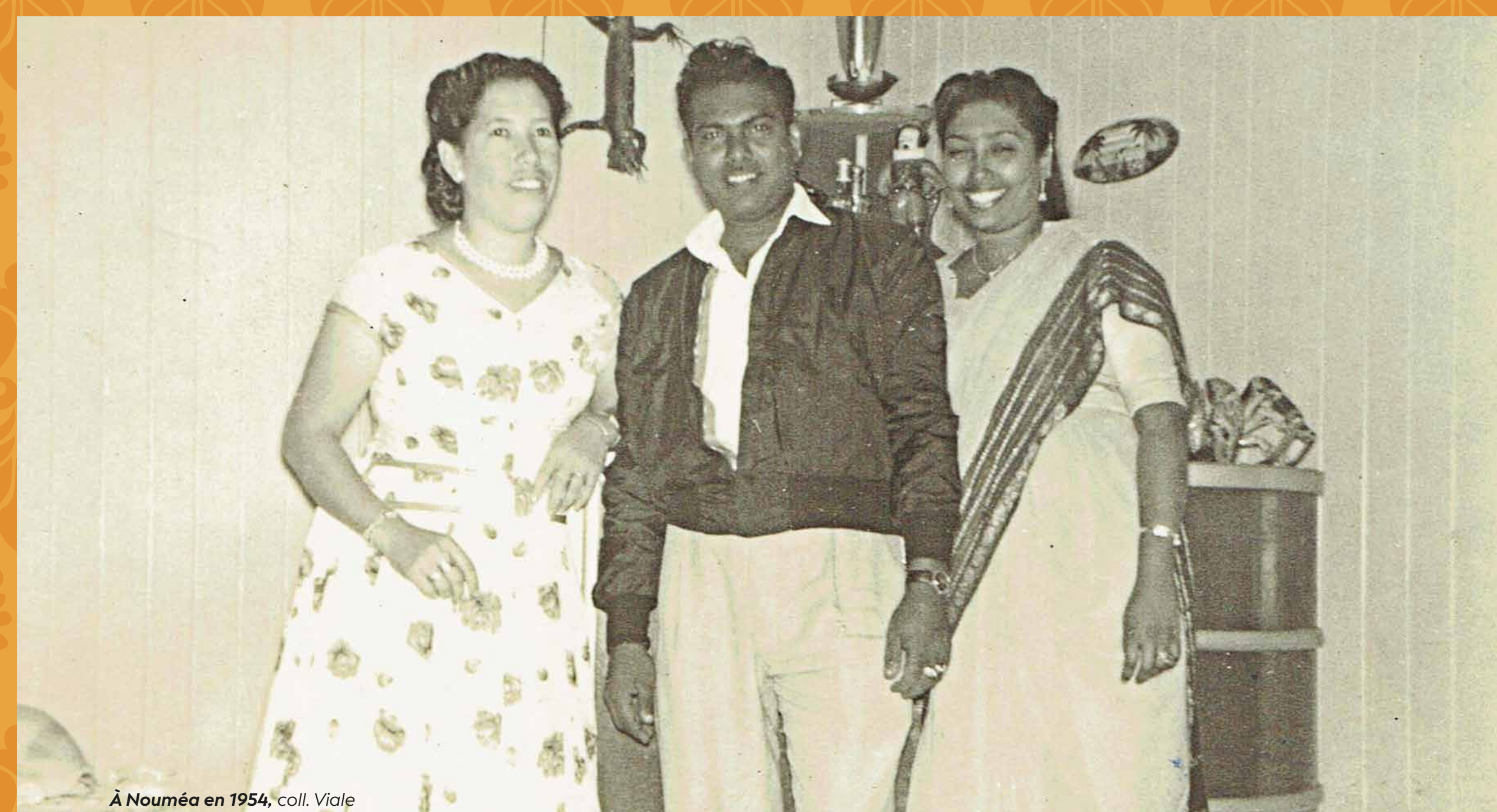
La statistique du mouvement de l'état-civil à Nouméa pendant l'année 1943, s'est établi ainsi qu'il suit :

	NAISSANCES	DÉCÈS	MARIAGES
Européens.....	257	82	123
Chinois.....	1	1	—
Japonais.....	1	—	2
Arabes d'Aden...	2	1	—
Somalis.....	—	1	—
Indiens.....	—	1	1
Totaux.....	261	86	126

Le tableau ci-dessus accuse une augmentation de 175 naissances sur les décès.

En 1942, la plus faible des naissances atteignait 35; en 1941, 176; en 1940 164; en 1939, 128; en 1938 75; en 1937, 96; en 1936, 209; en 1935 111.

Bulletin du Commerce n° 3382 du samedi 11 mars 1944



À Nouméa en 1954, coll. Viale

## 1966-1972 – L'ULTIME IMMIGRATION INDIENNE

Lors du boom du nickel, à la fin des années 1960, le pressant besoin de main-d'œuvre conduit certains secteurs, comme ceux de la mine ou de l'hôtellerie, à faire venir, pour une durée limitée, quelques dizaines d'Indiens de Fidji. Ne parlant pas le français, la plupart y retournent une fois leur contrat terminé. (JC Roux)





1868  
2021

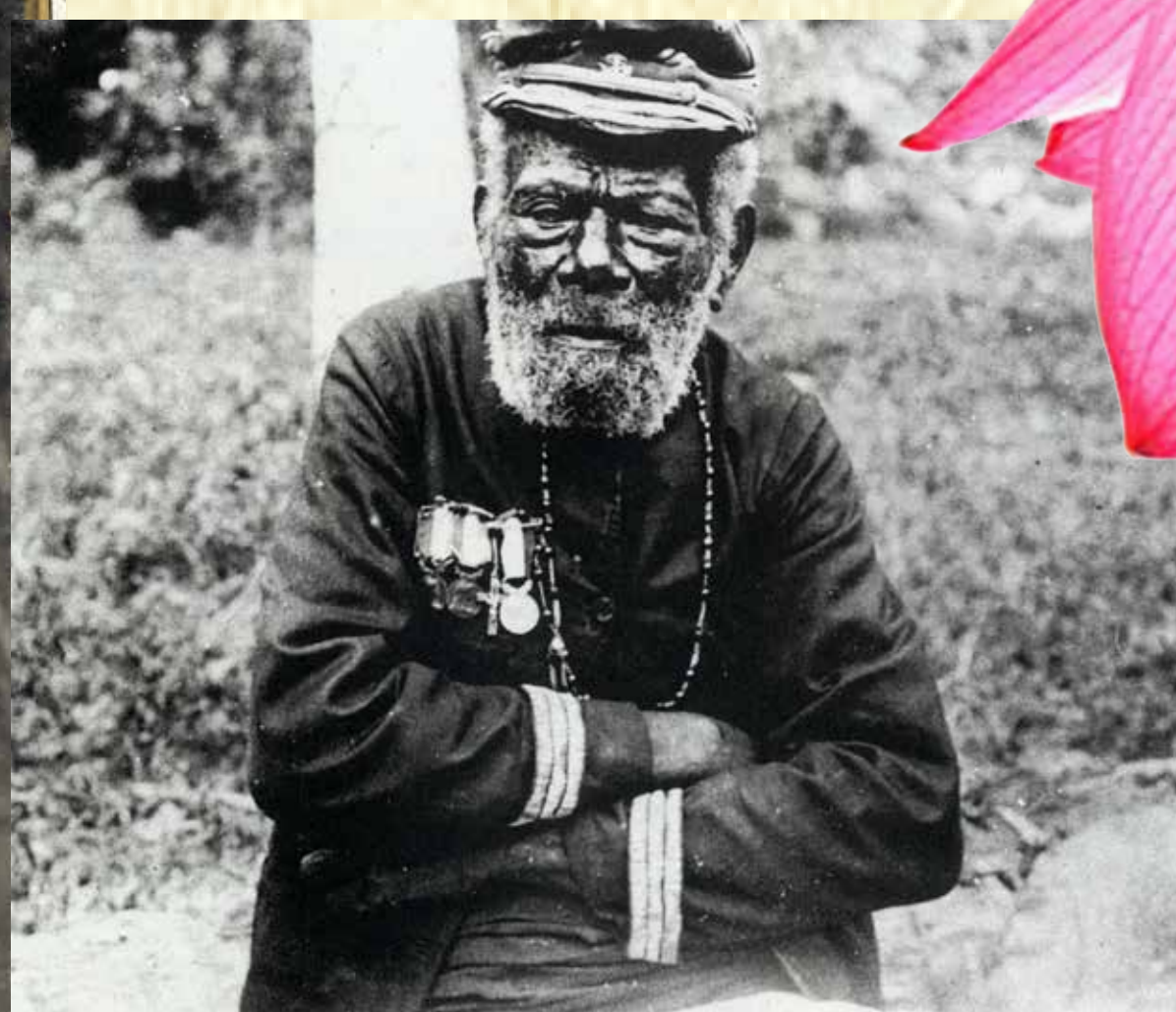
# FAMILLE SAMINADIN



« Mon arrière-grand-père, **Vingrasanon Saminadin**, est arrivé vers 1868, à bord d'un bateau des comptoirs français de l'Inde. Négociant en santal, nacre, biche de mer et coprah, il navigue entre Pondichéry, d'où il est originaire, et le Pacifique. Après avoir fait escale à Tahiti, puis à Fidji, où il laisse une nombreuse descendance, il entre dans les eaux calédoniennes par la passe de Muéo, pour mouiller à l'abri de la Grande Terre. Il fait alors la coutume avec le grand chef Mavimoin Nekiriai. En remerciement, celui-ci lui offre sa seule enfant, **Draoma**, qui n'a pas 18 ans. Leur descendance sera alors l'unique héritière de la chefferie de Poya. Vingrasanon Saminadin poursuit ses voyages, mais il revient régulièrement en Nouvelle-Calédonie. Quatre enfants naissent ainsi de leur union : François (1869-1932), mon grand-père, qui aurait dû prendre le nom de Nekiriai, Louis-Kichenin (1879) et Charles, à la destinée tragique, puisqu'il disparaîtra au large de l'île Ouen avec deux de ses enfants. Quant à la petite dernière, elle ne s'appelle pas Saminadin, n'étant pas encore reconnue par Vingrasanon, qui ne réapparaît plus. L'histoire veut qu'il se soit fait assassiner en Angleterre. Draoma élève donc seule ses enfants à la tribu de Poya, où ils sont nés. Vers 1900, les deux aînés partent à la ville, où François fait le joli métier d'allumeur de réverbères, lesquels fonctionnent au gaz dans le Nouméa d'alors. Le 11 juillet 1903, il épouse Virginie Mariette (1886-1946), une métisse hindoue. Ils ont 11 enfants, dont deux décèdent en bas âge. De leurs trois filles et six garçons, seuls Lucien-Gabriel et André auront une descendance masculine pour perpétuer le nom.



Virginie et sa fille Suzanne (à gauche)  
Nous avons été, ma sœur, mes frères et moi, élevés par notre grand-mère, Virginie, puis, à son décès, par notre tante Suzanne (1907-1966). Seule Anita a grandi auprès de notre mère, dont elle portait le nom.



Le grand chef  
Mavimoin Nekiriai,  
père de Draoma



Vingrasanon Saminadin et ses deux fils, François et Louis

Avant de se marier avec Jeannette Soubielle, mon père, André (1910-1953), a cinq enfants avec Florence Gouassen : moi, François (1933), Guy (1936-1937), Monique (1937), qui convolera avec Paul Fuzivala, Jacques (1939) et Anita (1940). Aujourd'hui, je suis ainsi le doyen des Saminadin. Après une carrière dans les travaux publics et une forte implication dans la société, en tant que conseiller municipal, mais aussi sportif – le sport est une marque de fabrique chez nous –, je suis la mémoire de la famille. Très jeune déjà, je discutais avec mes tantes, notant leurs souvenirs et les liens complexes qui nous unissent aux autres.

Deux autres Saminadin sont également venus s'installer en Nouvelle-Calédonie au XIX<sup>e</sup> siècle : Soupromonien Saminadin (1826-1880), qui n'aurait pas de descendance, et Dairon Saminadin, dit Simon Lazare, d'où sont issus les Lazare.

Aujourd'hui, la lignée du vieux Vingrasanon Saminadin compte plus de 150 descendants, qui se sont mêlés aux Curé, Forestier, Galaup, Gouassen, Soubielle, Sangarne, Avelot, Bénébigou Assen, pour ne citer qu'à la génération de mon père. » **François Saminadin, dit Tatate**



Ma mère, Florence Gouassen (1910-1993)  
Avant de connaître mon père, ma mère a été mariée à un Arabe, dont elle a eu deux filles. Mais celui-ci est reparti à Aden en emmenant ses enfants.



Mon père, François, appelé André



Moi, à gauche du père Bichon, curé de la paroisse de la Vallée-du-Tir, où nous habitons



Avec mon épouse, Yolande Rey, et nos quatre fils



Grande coutume faite par les descendants de Draoma, 2017  
En tee-shirt orange, la descendance Saminadin, en vert, celle des Routier, en rouge, celle des Mercier, et en bleu, le clan Nekiriai, dont est issue Draoma. Plus de 222 noms de famille différents figurent sur l'arbre généalogique, qui rassemble plus de 1 000 personnes.



1903  
2021

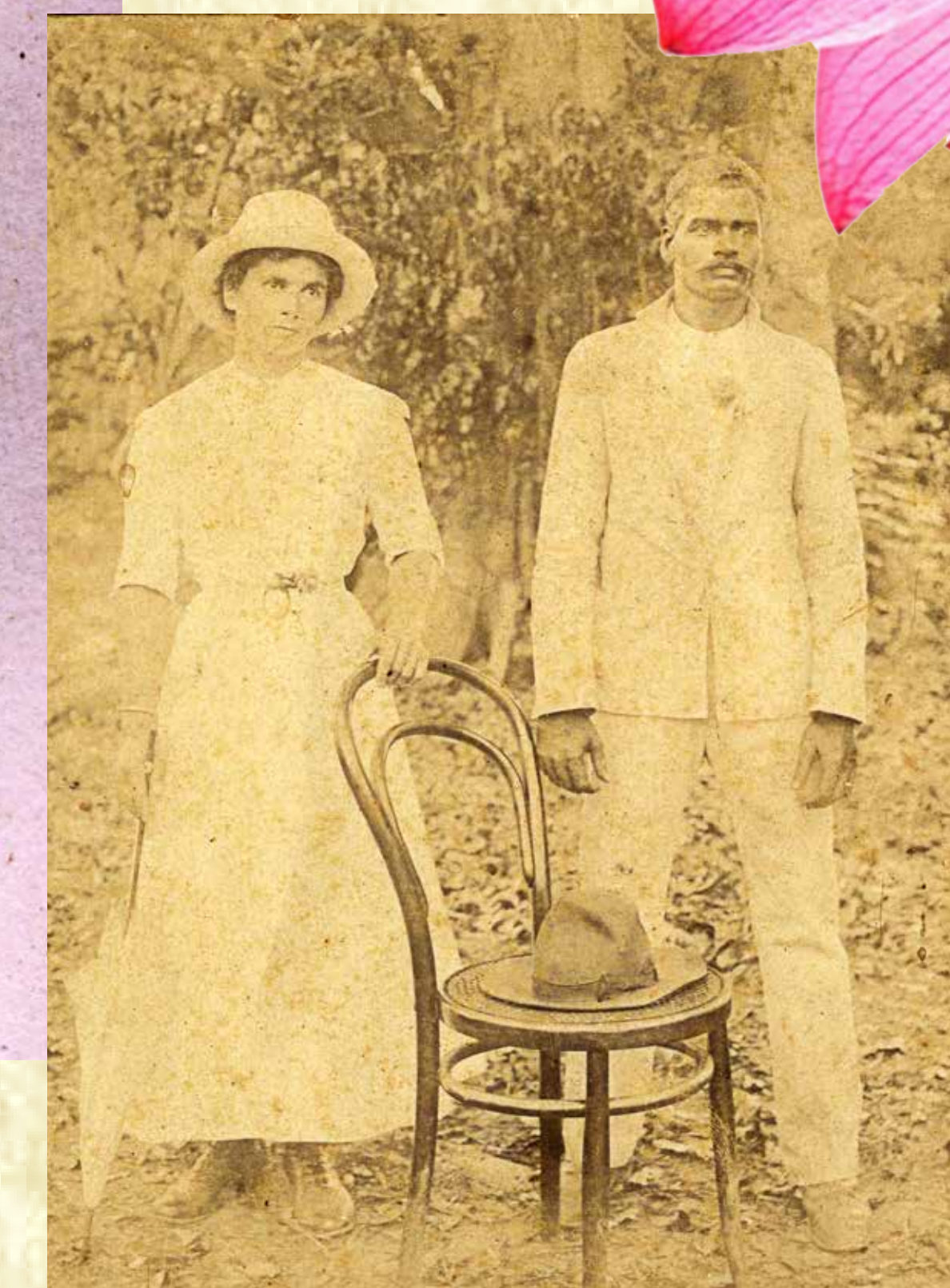
# FAMILLE APPAGANOU



« Mon père, **Valère-Samy Appaganou** (1884-1956), est le fils d'un officier de police d'origine indienne, Jean Appaganou et d'une Indienne. Il fait ses études à l'école française de Pondichéry. La pandémie de choléra qui s'abat sur l'Inde à la fin du XIXe siècle décime une grande partie de la famille. La mère et les deux sœurs de mon père en succombent. Ce dernier arrête alors sa scolarité et s'embarque pour travailler en qualité de mécanicien sur un bateau anglais. Mais le scorbut fait des morts à bord, et lui-même en est atteint. Il est débarqué en Nouvelle-Calédonie en 1903, le capitaine ne lui donnant pas trois jours à vivre. Soigné, il se rétablit, et M. et Mme de Casabianca le prennent en charge, devenant sa famille d'adoption.



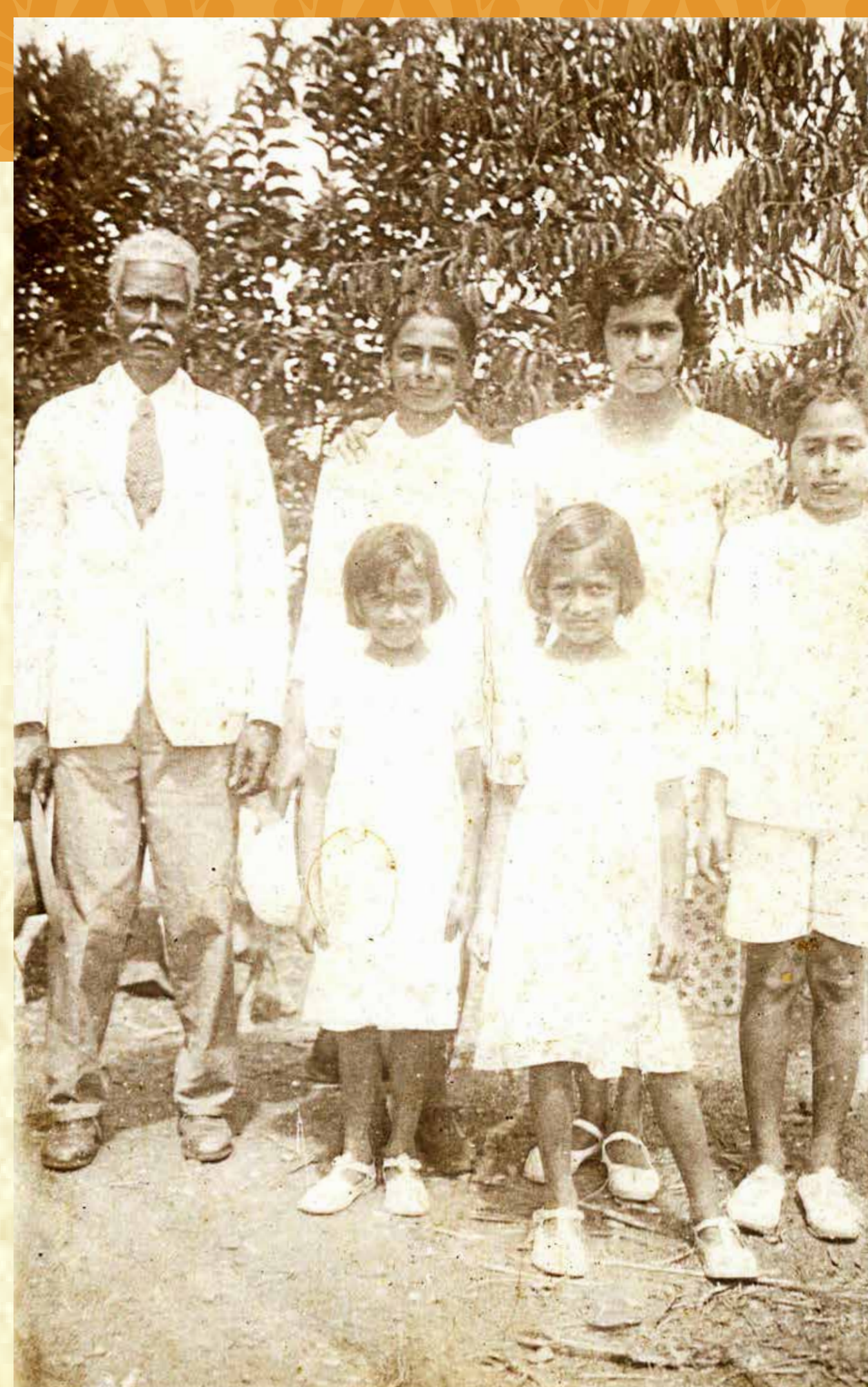
Mon père, Valère-Samy Appaganou



Mes parents, Valère-Samy et Marie-Céline, le jour de leur mariage, en 1918



Mes grands-parents Maillet-Chauviré



Mon père avec ses enfants, hormis Léontine, vers 1937

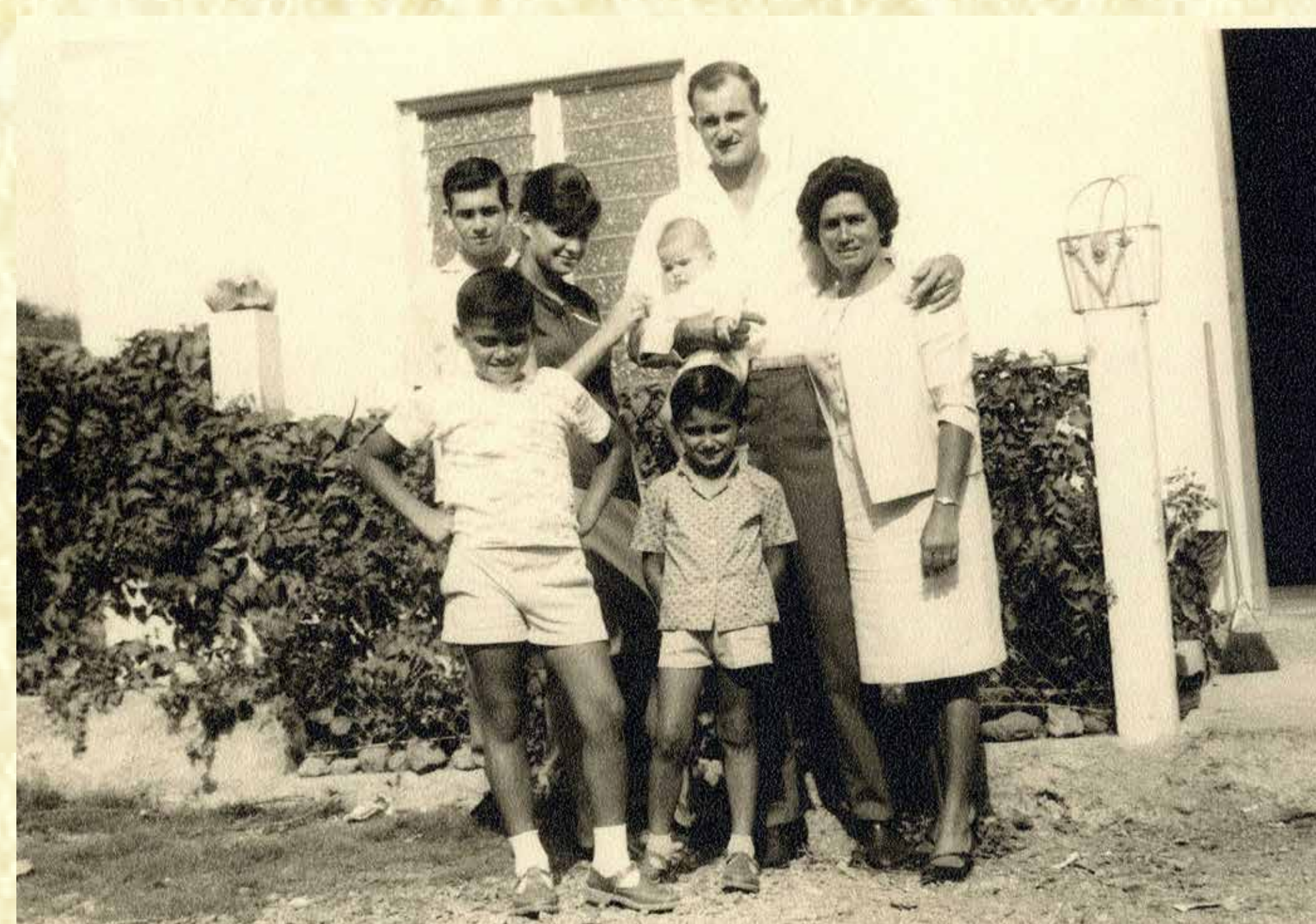


Léontine avec les jumelles, 1936

Deux ans plus tôt, en 1901, la famille parisienne Maillet-Chauviré est également venue s'installer dans la colonie. Leur petite **Marie-Céline** (1889-1957) a tout juste 12 ans. C'est elle qui épouse en 1918 Valère-Samy Appaganou, comme l'a inscrit le service de l'état civil à Nouméa. Ils ont six enfants : Léontine (1919-2000), les jumeaux Lucie (1923-1955) et Louis (1923-1990), Gaston (1926-2010), ma jumelle, Thérèse (1931-2012), et moi, Berthe (1931). Nous grandissons sur la concession des grands-parents Maillet-Chauviré, à Kaala Gomen, que mes parents rachètent en 1924. C'est principalement ma mère qui s'occupe de la ferme. Mon père est asthmatique, aussi doit-il prendre des précautions. Pendant la guerre du Pacifique, les Américains aiment à venir nous rendre visite et surnomment mon père "oncle Sam". J'ai toujours été très proche de mes parents, le "petit trésor" de ma mère, que je secondais en tout, et le soutien moral de mon père. Quand il devait se rendre quelque part, il me disait : "Berthe, tu n'iras pas à l'école, tu m'accompagneras." Et je le suivais, sans rien faire d'autre que d'être là pour le rassurer. Parfois, le soir, il pleurait en pensant à son pays. Je lui avais promis d'y aller un jour. "Mais ma chérie, tu ne pourras pas, m'avait-il rétorqué, il est trop loin." Je m'y suis rendue en 2010, pour y retrouver notre famille.



Lors de notre voyage de noces dans les Montagnes bleues, 1952  
Nous sommes le couple à gauche.



Avec mon mari et « mes » enfants, Michel, Yannick, Marie-Christine, Claudine et Jacky

En 1952, j'épouse Lucien Berger (1927-2015), avec qui j'ai trois enfants : Michel, Yannick et Marie-Christine. Mais j'en élève d'autres : Claudine, qu'on m'a confiée, et mon neveu Jacky (1952), qui n'a que sept ans au décès de sa mère, aussi demande-t-il à s'installer chez nous. Avec mon mari, nous créons une société immobilière à Koumac, qui s'occupe de la construction de maisons jusqu'à leur exploitation. Désormais, ce sont nos enfants qui la gèrent. Je suis la dernière de ma génération, mais nous sommes aujourd'hui 75 descendants de Valère-Samy et Marie-Cécile, solidement unis, même si certains, comme Loïc, mon neveu, vivent loin du Caillou. » **Berthe Berger**



Les enfants de Gaston avec leur mère, 1964



Sur la tombe de mon grand-père, Jean Appaganou

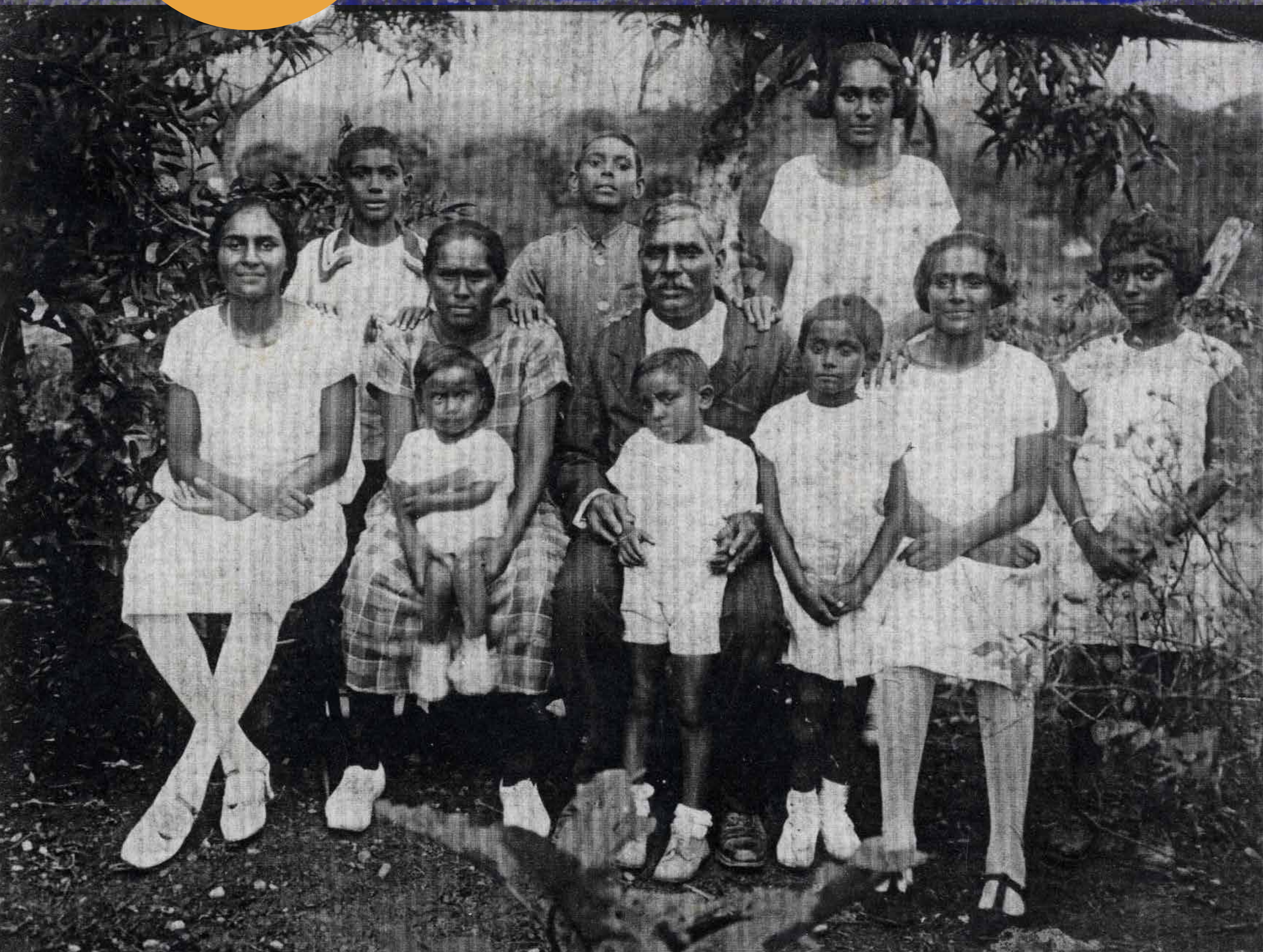
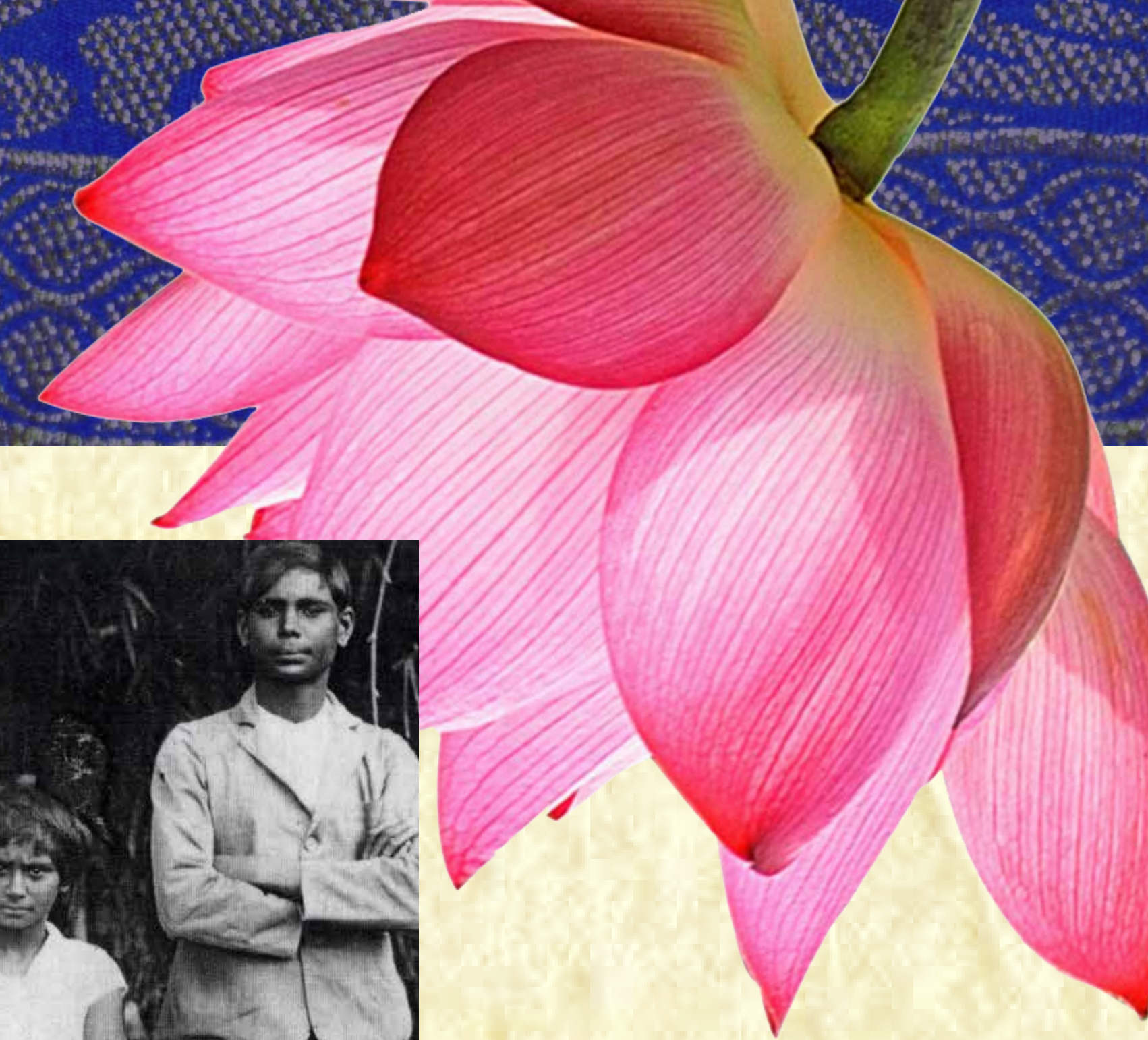


J'ai repris également la ferme de mes parents. Mes animaux, c'est ma vie.

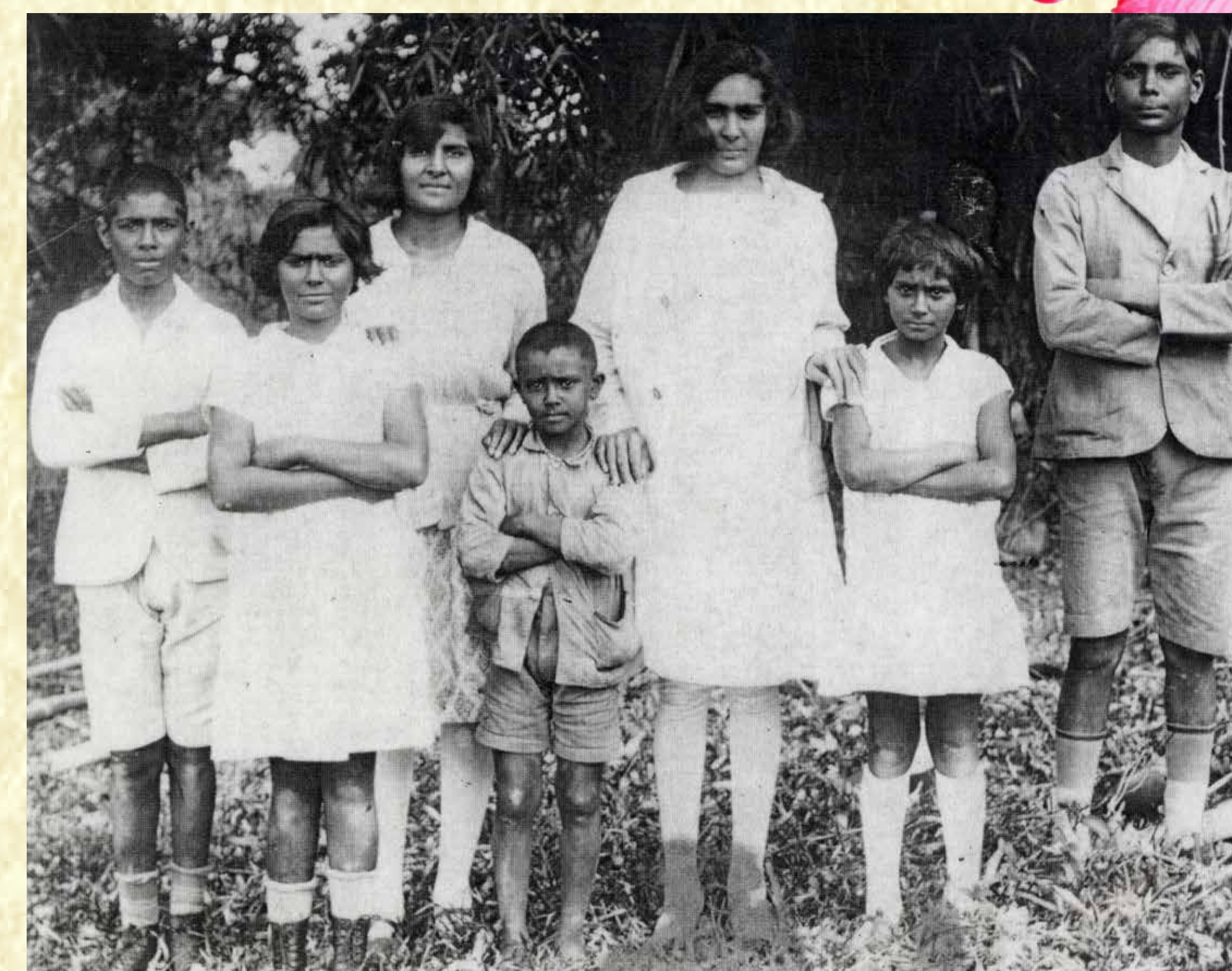


1867  
2021

# FAMILLE CONDOYA



Mes grands-parents, Vingouroux et Angama Payandi, avec dix de leurs douze enfants, 1928  
De gauche à droite : Georgette (1909), mon père, Antoine (1916-1998), ma grand-mère avec Claudette (1925), Joseph (1914), mon grand-père avec André (1922), derrière, Antoinette (1911), Odette (1920), Rosette (1913) et Louise (1918). Il manque l'aîné, Georges, né d'une précédente relation de mon grand-père, et les deux derniers : Ginette (1929) et Roger (1935).



Joseph, Odette, Antoinette, André, Rosette, Louise et Antoine, mon père



Une fratrie très unie, qui se réunit souvent  
De gauche à droite : Joseph, Odette, Antoinette, Ginette, Claudette, Rosette, Georgette et Antoine



Le mariage de mes parents en 1940



Avec mes frères et sœurs ainsi que mes parents, réunis autour de ma grand-mère maternelle, Henriette Richard



Communion d'Éliane, vers 1960  
De gauche à droite : mon père, Josiane derrière Jean-Pierre, moi, Éliane, Bernard derrière Gisèle et Aimé-Noël, Daniel et Maman



Autour de ma mère, qui fête ses 90 ans, 2014  
Des sept générations Condoya, six sont nées en Nouvelle-Calédonie. Seules les quatre dernières sont sur cette photographie.

« Mon arrière-grand-père, **Verassamy Condopin** (1806-1906), est originaire de Madras. Après avoir travaillé dans des plantations de canne à sucre à La Réunion, il rejoint, en 1867, celles de Dumbéa, puis de la Ouaménié. Il arrive en Nouvelle-Calédonie avec sa femme, **Painai Narayamin Padeatchy**, et leur fillette, Kamarchi (1860). Cinq autres enfants voient le jour dans la colonie : Mongama (1870), Minatchi (1871), mon grand-père, Vingouroux (1878-1943), qui mourra l'année de ma naissance, Archinin et Kitnin. Mon arrière-grand-père reçoit une concession, sur laquelle il construit sa demeure, maison de famille qui est toujours là, avec ses volumes rénovés au fil du temps. Je me souviens de son portrait au-dessus de la porte d'entrée. Par contre, il ne reste aucun souvenir de mon arrière-grand-mère, que mes oncles et tantes ne mentionnaient jamais. Pas de tombe, rien. Est-elle partie aux îles Fidji, au décès de son mari, comme la plupart des Indiens venus à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Nouvelle-Calédonie ? Mystère...

Vingouroux se marie en 1915 avec Angama Payandi (1893-1941). 12 enfants naissent à La Foa de leur union. Tous vont à l'école, puis leurs bras deviennent utiles dans les plantations. Si les vieux aiment alors se retrouver et converser en tamoul, les plus jeunes n'ont pas le droit de les écouter et encore moins de parler la langue, hormis à travers les rares expressions qu'ils emploient. Il faut s'intégrer dans la société française. Tous épousent d'ailleurs des personnes étrangères à la communauté. En 1940, mon père, Antoine, prend ainsi pour femme Julia Ziani (1924-2014), descendante d'un Arabe et d'une Bourbonnaise née en Nouvelle-Calédonie. Mes parents ont huit enfants, à qui ils donnent une éducation catholique. Aussi fréquentons-nous l'école Notre-Dame à La Foa, puis le collège du Sacré-Cœur ou Saint Joseph de Cluny à Nouméa, ainsi que le lycée professionnel Père Guéneau à Bourail. Je suis le seul à aller jusqu'au bac, ce qui me permet de poursuivre des études à l'École des travaux publics à Paris. C'est au cours d'un séjour à Vendres, dans le camping jouxtant la maison de vacances des étudiants de la France des îles, que je rencontre Danielle Falip. Nous nous marions en France, mais nos deux enfants, Bruno (1967) et Marie-José (1969), viennent au monde en Nouvelle-Calédonie. Ils m'ont donné six petits-enfants et une arrière-petite-fille. J'ai également deux enfants avec ma seconde épouse, Philomène Moehadi : Marc-Antoine et Marie-Claude, qui a un fils. »

**Jean-Claude Condoya**



1901  
2021

# FAMILLE DUCOIN



« Notre grand-père, Aroquiassamy fils de Saverinadin, dit Ducoin (1880-1956), arrive en 1901 de Pondichéry, avec une famille pour laquelle il travaille comme homme de maison. Il prend alors le nom d'Antoine Ducoin. En 1905, il épouse Gabrielle Satoury, une jeune Indienne née dans la colonie. Douze enfants naissent de leur union (mais une fille décède bébé) : Marie (1905-1981), Maurice (1907-1987), Madeleine (1909-1995), épouse Demeillier, puis Debec, Pauline (1911-1980), qui deviendra Mme David, Joseph (1913-1977), Jeanne (1915-2006), qui prendra le nom de Faroux, puis de Tatry, Françoise (1916-2014), Antoinette (1918-2017), qui se mariera avec Jean Frasson, Thérèse (1920-2014), Paul (1922-2000) et enfin André (1923-2017), qui convolera avec Paulette Rolland. Antoine Ducoin travaille au "Nickel", à Doniambo, puis est un temps balayeur pour la commune. La famille habite à la Vallée-du-Tir. Marie, l'aînée, est mise à contribution pour seconder sa mère. Aussi n'ira-t-elle pas à l'école, ou si peu, tout comme Madeleine. Le reste de la fratrie est scolarisé à l'école du quartier. La vie de famille est primordiale chez les Ducoin. Jusqu'en 1952, date d'entrée de notre grand-père chez les Petites sœurs des pauvres, le repas dominical est obligatoirement pris tous ensemble, chez nos grands-parents. Personne ne déroge à cette tradition, hormis Joseph, muté à Yaté de 1946 à 1950, et ses enfants.



Famille de Aroquiassamy fils de Saverinadin, dit Ducoin. Antoine était originaire de l'Inde française, et Gabrielle de l'Inde britannique, grief qui revenait souvent dans leurs disputes.



Thérèse, André et Paul, les trois plus jeunes enfants de Gabrielle et Antoine, vers 1930



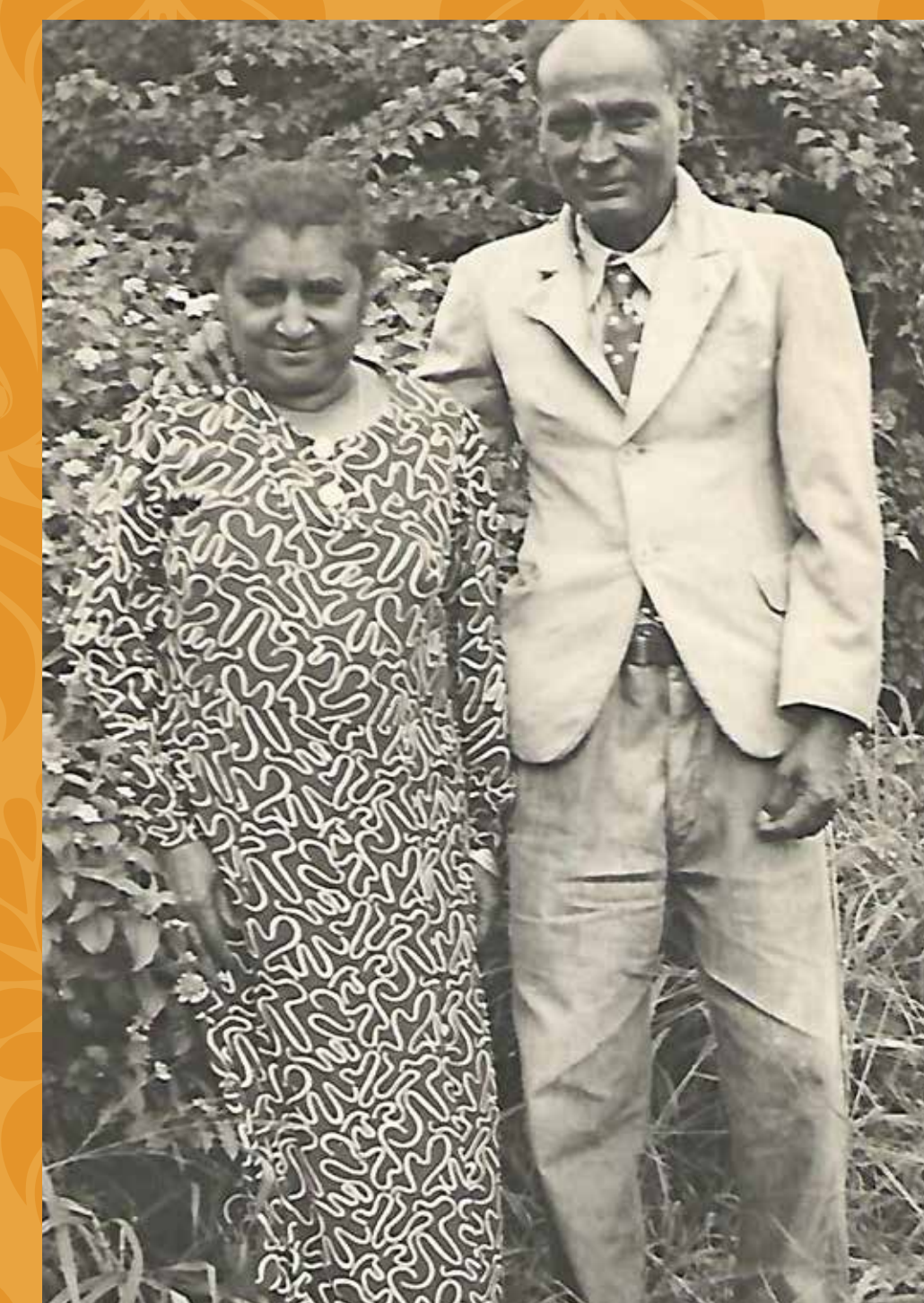
Pauline, dit Jeannot, avec son mari, Joseph David, et leurs deux enfants, Alain et Marie-Thérèse, vers 1950



Paul à Bir Hakeim, 1943

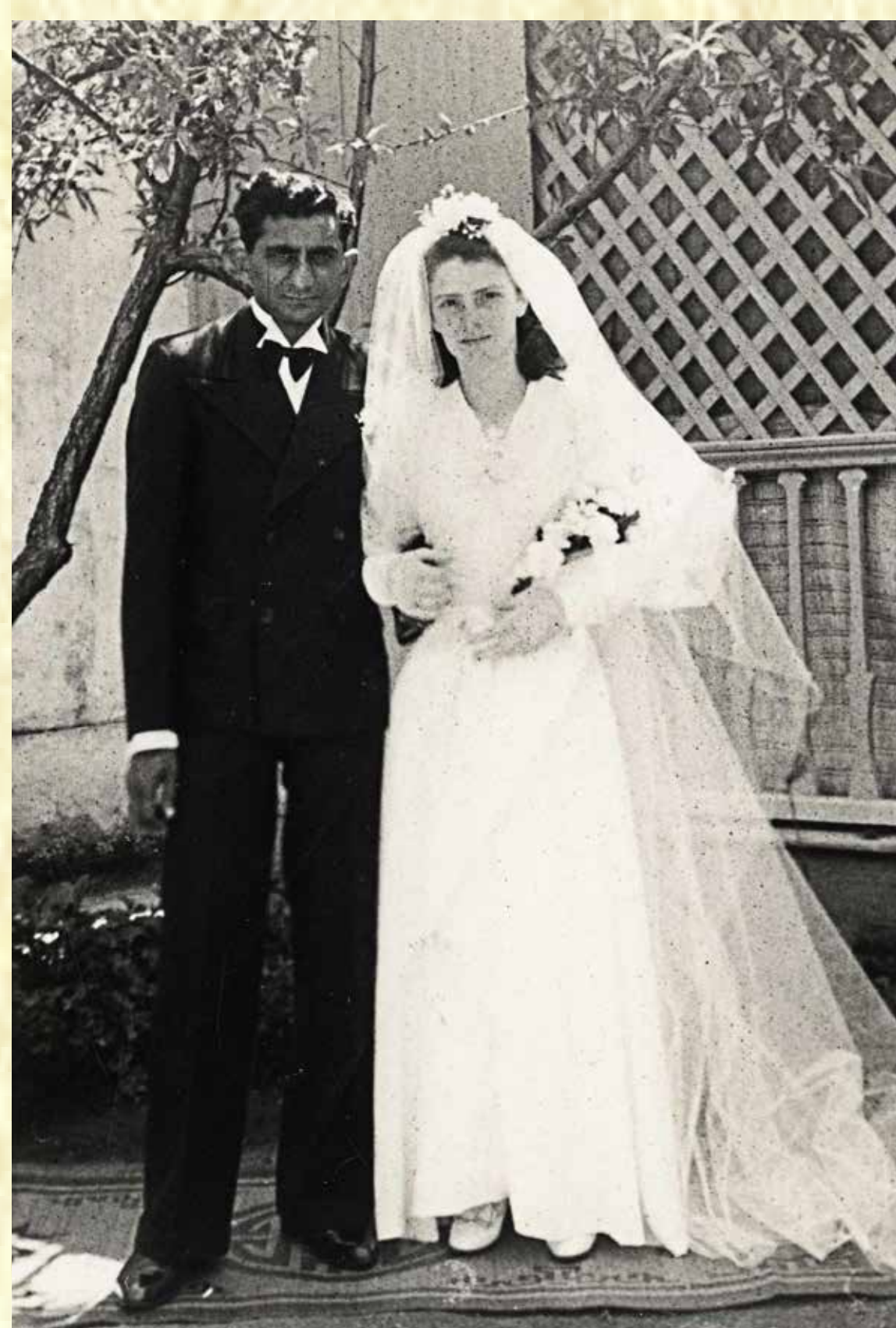


Gabrielle et ses quatre fils : Joseph, Paul, André, Maurice



Gabrielle et Antoine

Si notre grand-mère était sévère, son mari était profondément gentil, malgré son handicap. Il avait en effet perdu la vue et avait été grièvement brûlé, lors d'un accident au "Nickel". Notre grand-père avait ses habitudes de patriarche, comme celle d'avoir sa casserole personnelle pour sa portion de riz du midi et du soir. Il aimait également aller s'asseoir, tout de blanc vêtu, sur un banc de la place des Cocotiers, où il discutait en tamoul avec deux ou trois Indiens. Il n'a jamais enseigné sa langue à ses enfants, communiquant avec eux dans un français hésitant. Son ambition était de les intégrer au mieux, quitte à renier quelque peu ses racines et ses traditions. Comme beaucoup de sa génération, il ne se racontait pas, se projetant dans l'avenir comme pour oublier le passé. Son grand bonheur a été Jacky, son "petit roi", Joseph étant alors le seul à perpétuer le nom de Ducoin. Jean-Louis, fils de Maurice, naîtra peu de temps avant sa mort. Comme son père, Joseph a travaillé au "Nickel". Il avait également le souci de nous donner une bonne éducation. Nous pouvions acheter à notre guise des livres chez Pentecost, au retour de l'école. L'important, pour nos parents, était d'être bon élève et de devenir pleinement calédonien. Nous sommes aujourd'hui 110 descendants d'Antoine et Gabrielle, la plus grande partie habitant sur le Caillou. » Myriam, Monique et Rose-May Ducoin



Mariage de Maurice avec Alice Orrezoli à La Foa, 1942

« Comme mon père, j'ai beaucoup travaillé, beaucoup peiné, confiait Maurice à La France australe. À 15 ans, je suis entré au Trésor comme planton, puis, en 1925, je suis passé à la société La Havraise, où je suis resté 43 ans. »



Joseph avec Berthe et leurs enfants. Joseph épouse en 1938 Berthe Duval, avec qui il a cinq enfants : Monique (1938), Anita (1941), Myriam (1942), Nicole (1943) et Jacky (1947).



Sur le pont, 1949

De gauche à droite : Maurice, le roi du cyclisme, Lucienne Vasseur, la femme de Paul, Alice, la femme de Maurice, tenant leur fille Rose-May dans les bras, puis Léon Ducrot, venu s'installer en 1945 en Nouvelle-Calédonie, sur les conseils de Paul, qu'il avait rencontré à la guerre.

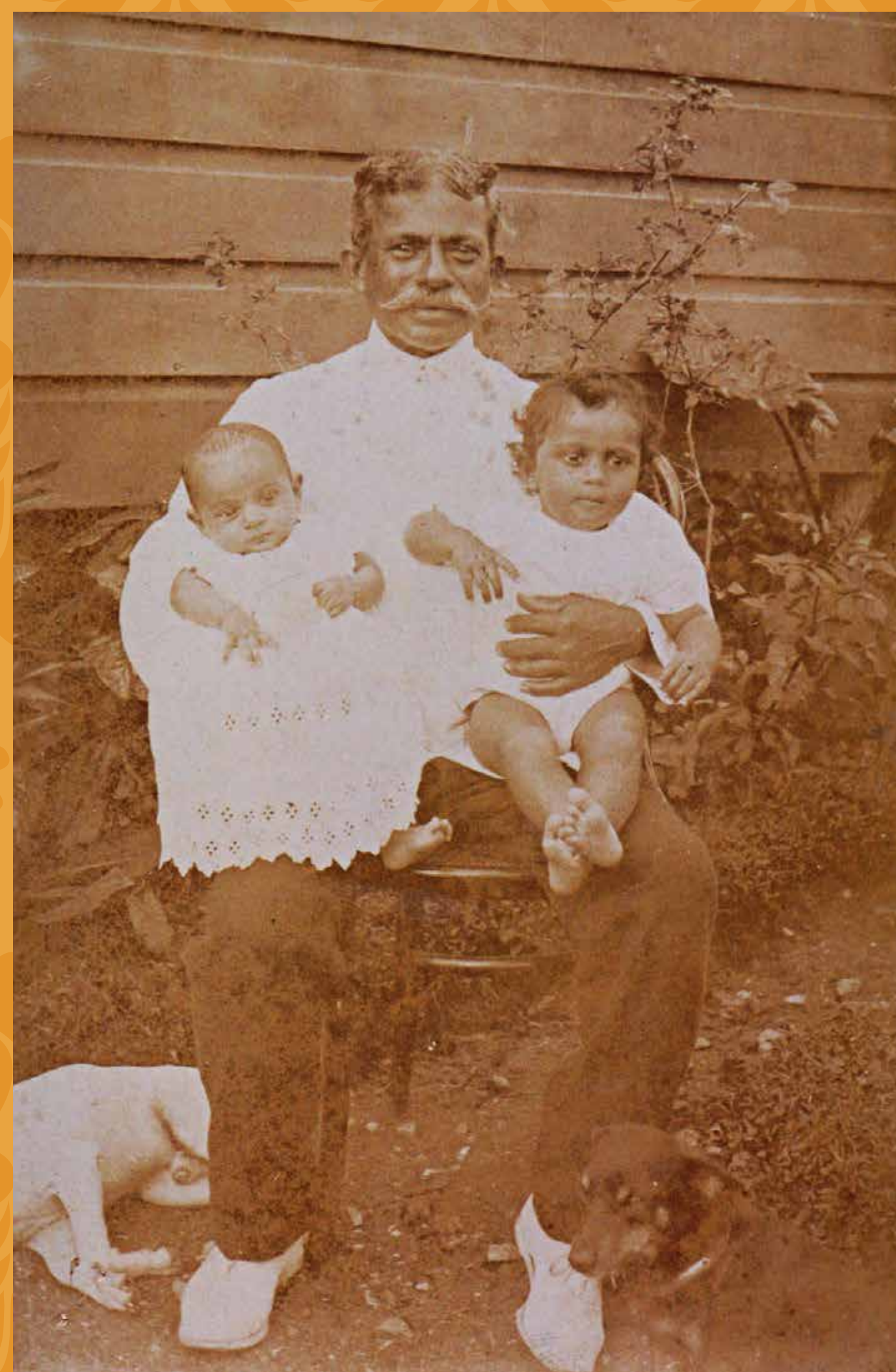


1864  
2021

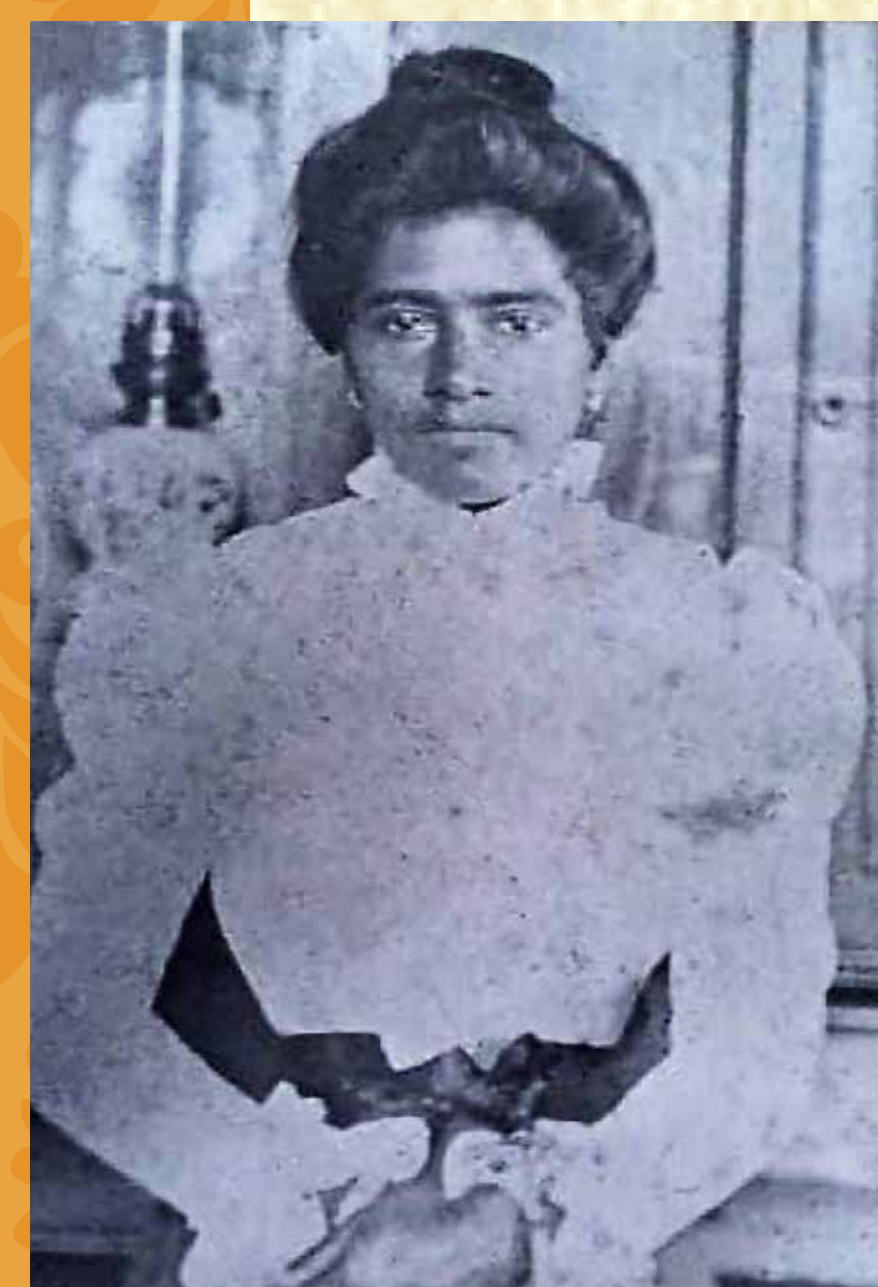
# FAMILLE MARIETTE

« Bien que né à Pondichéry, c'est de La Réunion qu'arrive, en 1864 à bord de l'Isis, mon arrière-arrière-grand-père, **François Mariette** (1823-1883), accompagné de sa femme, **Sinama** (1835-1880), originaire de Madras. Ils font partie du personnel d'une famille bourbonnaise venue faire fortune dans le sucre calédonien. Sinama est enceinte de leur premier fils, Noël (1864-1926), qui naît quelques mois après leur installation à Dumbéa. Six autres enfants suivent : Marie (1865-1903), qui épousera François Danou, puis Daïron Saminadin, dit Lazare, les jumeaux Abraham (1870-1892) et Jean-Baptiste (1870-1924), Agathe (1873-1944), Sinapin (1874-1901) et Charles (1878-1911).

Vers ses 20 ans, mon arrière-grand-père, Noël, rejoint Nouméa et s'installe à la Vallée-du-Tir, non loin de la maison Danou, qui existe toujours. Il est blanchisseur et cuisinier pour les hauts fonctionnaires de l'Administration. En 1890, il prend pour femme Marie-Pauline Savrimoutou (1872-1923), une Hindoue de La Réunion adoptée par la famille Rambaud. Ils emménagent dans une petite bâtisse de la Vallée-des-Colons, où ils élèvent leurs sept enfants : Paul (1892-1968), André (1895-1981), mon grand-père, et son jumeau René, qui ne vivra que six jours, Marie-Isabelle (1899-1901), Frédéric (1902-1990), Alice (1904-1979) et Henri (1906-1969). Tous vont à l'école des frères ou à celle des sœurs, recevant ainsi une éducation catholique.



Noël Mariette avec ses petits-enfants Noëlle, ma mère, et Paul, le fils de Frédéric, 1926



Agathe, la fille de François, se mariera avec Alfred Matteï



Mon grand-père, André, vers 1900



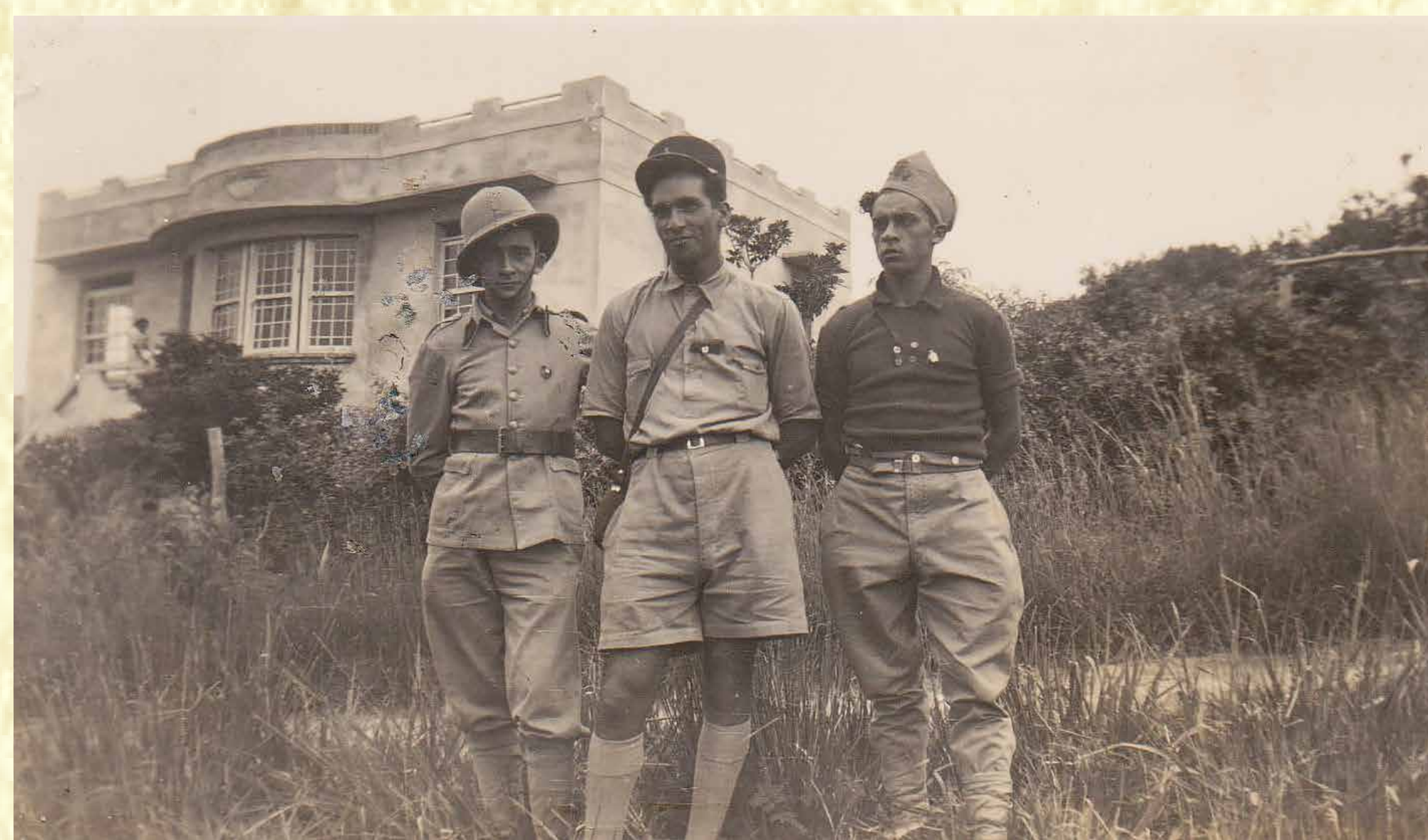
André et Madeleine avec Frédéric et Anna : les deux frères Mariette et les deux sœurs Duluc, 1975



André et Madeleine avec leurs quatre enfants : Noëlle, Pierre, Marcelle (épouse Picot) et André, 1975



Mlle Laubreaux avec Noëlle et Marcelle, vers 1945  
Les enfants d'André et Madeleine ont tous fait partie des scouts et des guides de France pendant de nombreuses années.



Inauguration de la maison, avant le départ des frères de ma grand-mère, Charles et Robert Devaux, ainsi que leur beau-frère, Charles Millot (au centre), comme volontaires de la France libre, 1941



Noëlle et Jean-Claude Bacino à l'église Saint Jean-Baptiste, où ma mère a été organiste dès l'âge de 13 ans, 1969

En 1925, André épouse sa voisine, Madeleine Duluc (1904-1994), tandis que Frédéric se marie avec sa sœur, Anna (1906-1995), toutes deux d'origine bouraillaise. Les premiers ont quatre enfants : Noëlle (1925), Pierre (1927-2007), Marcelle (1928) et André (1932-2008). Ils font construire, en 1941, au 1 rue Higginson, une belle villa de style art déco, que j'occupe actuellement. Noëlle, ma mère, a habité pratiquement toute sa vie dans cette maison de la Vallée-des-Colons. Très mélomane, la famille a fait partie de la chorale de Mme Drouard, et ma mère a assuré durant 80 ans la fonction d'organiste à l'église Saint Jean-Baptiste.

Son frère Pierre est, quant à lui, parti très jeune s'installer en France. Cependant, sa petite-fille Delphine est revenue vivre en Nouvelle-Calédonie où, début 2021, elle a donné naissance à une petite... Sinama. Bel hommage, cinq générations plus tard, à notre ancêtre venue s'installer sur le Caillou. »

**Alain Mariette**



Ma mère et moi, Alain, le généalogiste de la famille, 2018



La cousinade Mariette, où nous étions une centaine, 2018



Delphine, sa petite Sinama et moi, 2021

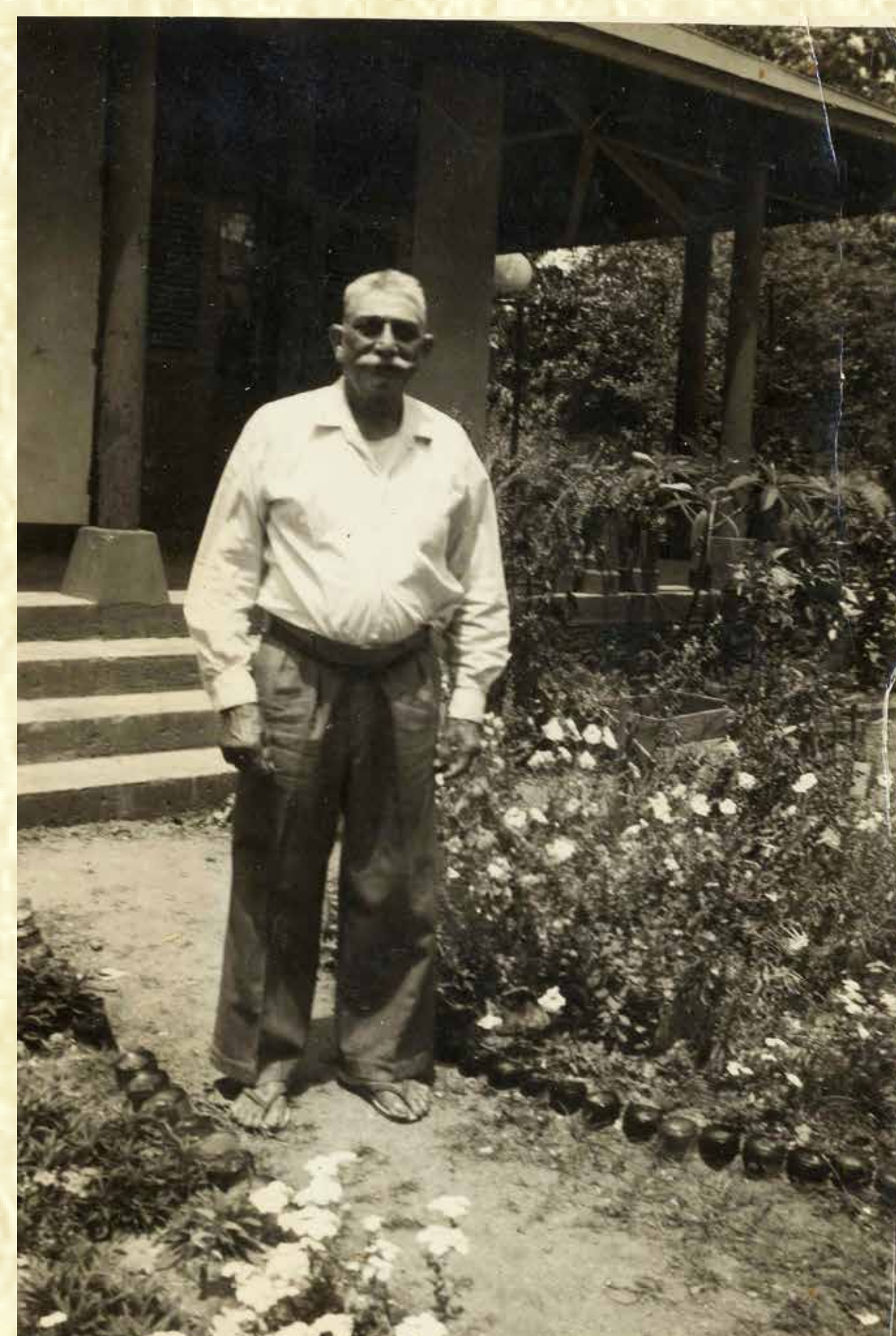


1877  
2021

# FAMILLE PAILLANDI

« Mon arrière-arrière-grand-père, originaire de Pondichéry, débarque de l'Endouve en 1877, en provenance de La Réunion. Accompagné de son fils de 13 ans, **Tevarayen Payandi** (1864-1934), il arrive avec les familles bourbonnaises, pour développer la production sucrière en Nouvelle-Calédonie. Très vite, tous deux travaillent dans les plantations de canne à sucre. Mais la faillite de ces dernières oblige le père à exercer divers métiers, comme stockman ou collecteur de lait de caoutchouc, avant de se mettre à son compte.

En 1886, Tevarayen Payandi prend pour femme **Vayabri Tailamin**, qui lui donne sept enfants, dont mon grand-père, **Marimoutou** (1890). J'en garde le souvenir d'un homme infatigable, dur à la tâche. Il avait une entreprise de charrette et se rendait sur les chantiers de routes. Il transportait la caillasse, se déplaçant au gré de l'avancée des travaux et campant de lieu en lieu. Contrairement à l'un de ses frères, soldat durant la Première Guerre mondiale, mon grand-père n'a pas été mobilisé. Marimoutou se marie avec **Minachi Tendraien** (1879), une Indienne. Ma grand-mère nous a légué ses recettes de cuisine, que mes enfants connaissent encore. Elle a déjà deux bambins, et cinq autres vont naître de cette union.



Mon grand-père, Marimoutou



Mes parents, Édouard et Solange Paillandi, avec des amis à Marseille, 1946



Moi, enfant, avec Pauline (à l'arrière-plan) à Gouaro Deva  
Enfant, je suis très souvent gardé par ma tante et mon oncle, Pauline et Georges Condoya.

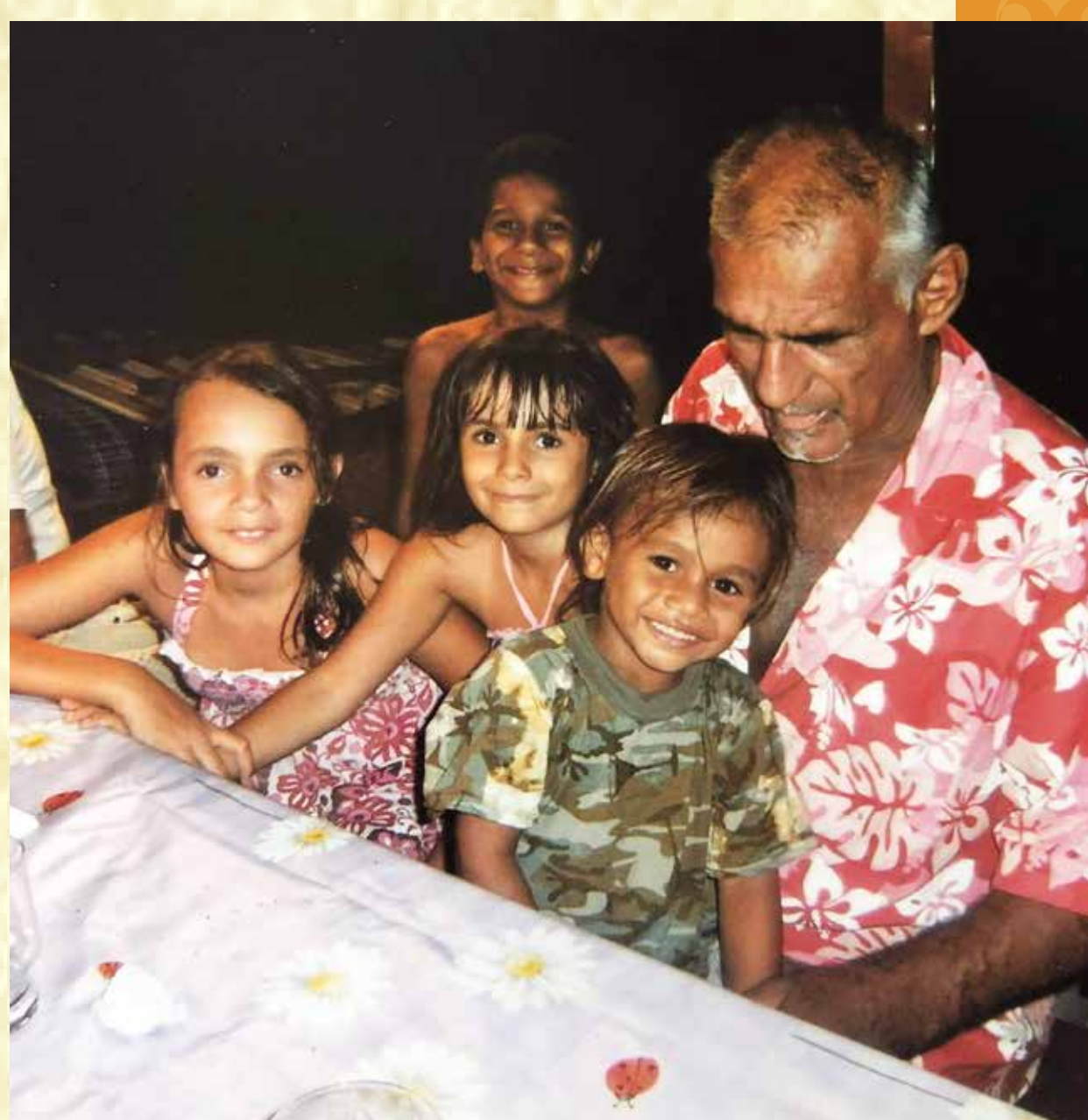


Mes parents à La Foa

Avec mes parents, ma sœur Sylvie, mes frères Édouard et Jean-Luc  
Il manque Anita, Noël et Marie-Flore pour compléter la fratrie.



Comme nous travaillons tous deux, notre fille aînée reste généralement, à Nouville, avec sa grand-mère Solange dont elle a hérité le prénom



Mes trois petits-enfants, Georges Paillandi, Gabrielle et Anaïs Geoffroy, avec mon neveu Brice Nishikuma

Mon père, Édouard (1918-1987), est le quatrième. Il va à l'école communale à La Foa, puis travaille rapidement dans l'entreprise paternelle. En 1941, il s'engage comme volontaire dans la France libre et part avec le deuxième contingent. Lors de la campagne d'Italie, il perd un bras. Il est alors envoyé en convalescence à Issoudun, où il croise, dans la pension qui l'accueille, Solange Michot (1922-2013). Cette dernière travaille à la poste et ne peut regagner chaque soir son foyer, quelque peu éloigné. Elle qui a toujours rêvé d'épouser un grand blond aux yeux bleus tombe amoureuse d'un grand brun de type indien. Pas simple de faire accepter son compagnon dans son village, ni l'idée qu'elle va partir à l'autre bout du monde avec lui. Tout aussi difficile sera son intégration en Nouvelle-Calédonie, même si elle y sera bien accueillie par sa nouvelle belle-famille. Après leurs noces dans le Cher, ils embarquent en 1946 à bord du Sagittaire, qui ramène au pays le bataillon du Pacifique. Mon père trouve alors un emploi à l'hospice de Nouville (actuel CH Albert-Bousquet), où il est logé avec sa famille et demeurera jusqu'à sa retraite en 1969. Aussi mes parents y élèvent-ils leurs sept enfants.

Nous allons à l'école primaire sur l'île, qui est aussi notre terrain de jeux. Puis nous empruntons la pétrolette pour poursuivre au collège, la digue n'existant pas encore. Je suis vendeur chez Rabaud, puis à la Côte d'argent. Lors du boom du nickel, je travaille alors sur les bateaux, avant d'intégrer les équipes de M. Viratelle. C'est à cette époque que je rencontre Marie-Danielle Païta, dont le beau-père est infirmier à Nouville. Nous nous installons à Nouméa, dans le quartier de l'Orphelinat, où vont grandir nos enfants, Solange (1974), Williams (1977-2019) et la petite dernière, Guilène (1990). » **William Paillandi**